

Une heure avec M. Abel HERMANT

par Frédéric LEFÈVRE

19 mai 32

— Oui, on s'agit beaucoup, en ce moment, dans le petit monde littéraire, et de grosses questions sont à l'ordre du jour. Il y en a une à laquelle j'ai été mêlé incidemment, c'est celle qui concerne la publicité qu'on doit faire aux œuvres littéraires. J'avais traité cette question dans le *Figaro* ; l'éditeur Bernard Grasset m'a répondu, par la même voie, avec la plus grande courtoisie, d'ailleurs... Je regrette un peu d'avoir été engagé dans cette polémique... Je n'aime pas les polémiques ! Mais on ne m'ôtera pas de l'idée qu'il peut y avoir de gros inconvénients à traiter la littérature comme un vulgaire produit pharmaceutique. L'écueil — et on ne semble pas l'avoir signalé assez nettement — c'est que l'éditeur, en bon commerçant, aura forcément tendance à bloquer sa publicité sur les œuvres qui pourront rendre, c'est-à-dire dans lesquelles, avec un flair qui ne trompe pas, il aura reconnu les caractères de séduction capables d'agir sur le grand public et nous savons de reste, n'est-ce pas, — M. Abel Hermant sourit malicieusement — que les œuvres capables de conquérir d'emblée l'adhésion de la masse, ne sont peut-être pas aussi assurées du suffrage de la postérité. Mais il y a une querelle plus importante, en ce moment, c'est celle de M. Béraud contre André Gide, ou, plus exactement, contre la *Nouvelle Revue Française*.

— Certaines personnes, certains écrivains même, se réjouissent en toute bonne foi de cet état de choses. « Enfin, disent-ils, les querelles littéraires vont renaitre !... » Salut enthousiaste qui semble indiquer qu'ils considèrent cette renaissance comme une manifestation d'une vitalité littéraire accrue !

— Querelles littéraires, c'est bien vite dit. Permettez-moi de ne pas être aussi optimiste. J'ai assisté à des querelles littéraires ; elles avaient, autrefois, un caractère bien différent et, vous l'avouerez, beaucoup plus sympathique : Je suis entré dans la littérature au plus fort de la campagne naturaliste, un an après Germainal...

— Hélas ! j'ai débuté par le traditionnel volume de vers ! *Les Mépris* était un recueil plutôt parnassien quo tout le monde a oublié : j'en suis fort heureux ! J'ai décrit ensuite, un roman, *M. Rabousson*. Une partie de ce livre évoque l'École Normale où je n'avais passé qu'un an, et où je m'ennuyais fort. Dès mon entrée à l'École, j'eus le sentiment que je faisais fausse route et que, puisque je ne me destinais pas au professorat, je n'avais rien à faire là. Avec cette logique un peu rigide des jeunes gens, je décidai donc de quitter l'École...

— Je suis un vrai Parisien, un Parisien de Paris ; ma famille habite la capitale depuis trois générations, c'est une de mes fiertés ! Quand je publiai *M. Rabousson*, j'envoyai ce livre à Alphonse Daudet qui le présenta aux Goncourt et je fus admis au Grenier, pour la première fois, en 1884, avant de partir au régiment.

— Aujourd'hui, aucune polémique n'est littéraire, il y a toujours des dessous politiques et, d'autre part, on introduit, dans

des débats d'allure littéraire, des mœurs extrêmement fâcheuses de polémique politique. Jamais, au temps du naturalisme, l'idée ne serait venue, par exemple, d'écrire : « *Tous les écrivains édités à la N.R.F. sont assommants.* » Suffrait-il qu'un écrivain d'imagination ait le malheur d'avoir quelques idées pour ennuyer ?

« Je disais, tout à l'heure, que c'était là des mœurs de polémique politique. Pis que cela, ces querelles d'école m'ont tout l'air de querelles de boutiques.

« D'ailleurs, même si on n'a pas une passion pour l'œuvre d'André Gide, même si on trouve que sa forme, épurée à l'ex-



trême, arrive parfois à une certaine sécheresse, on n'a tout de même pas le droit de parler de M. André Gide, l'un des grands écrivains d'aujourd'hui, l'un des meilleurs mainteneurs du langage français, sans un sentiment de respect et d'admiration. Il est légitime de préférer l'œuvre d'André Gide aux petits romans de M. Béraud, on a même le droit de se passer à établir aucune espèce de comparaison entre ces deux écrivains.

« Et puis, quel est cet argument absurde qui consiste à dire : « Vous croyez admirer tel écrivain, vous ne l'admirez pas, vous êtes un snob et vous subissez l'engouement d'une chapelle ! » Cela, je le déclare, ce n'est pas un procédé de discussion.

« Qu'après un effort noble, hautain, désintéressé de probe écrivain, M. André Gide, qui s'est toujours tenu à l'écart, qui a mené la vie la plus digne d'être proposée en exemple aux jeunes écrivains trop pressés, ait groupé autour de lui et de son œuvre, sans le vouloir et sans l'avoir cherché, une phalange d'admirateurs fidèles, ceci n'a rien d'étonnant et il est loisible à quiconque d'appeler chapelle cette famille spirituelle.

« Pour moi, qui me suis toujours tenu à l'écart des querelles littéraires et qui n'ai jamais profité de la transaction...

rie des groupes, j'ai aimé à cet isolement que constitue un pendant et le tout de dire ce que je pense...

— Je serais très heureux que vous me parliez du Cycle de Lord Chelsea, dont je viens de lire les deux premiers volumes : *La Subornure* et *Le Loyat Serviteur*. Je crois qu'une œuvre comme celle-là aurait gagné à être publiée en une seule fois. On se serait ainsi plus vite rendu compte de la place unique que le Cycle de Lord Chelsea occupe dans votre œuvre.

François Mauriac écrivait récemment dans les *Nouvelles Littéraires* que l'Académie ne saurait longtemps boudier un écrivain qui, au même titre qu'Anatole France, mérite d'être aimé comme le *deuxième classique*. Le dernier, j'en suis sûr, souhaite vivement que la race ne s'éteigne point, mais classique certainement, et tous les lettrés ont depuis longtemps confirmé cette affirmation. Je crois que M. Mauriac n'avait pas lu le Cycle de Lord Chelsea quand il écrivit son remarquable article à cette nouvelle œuvre apporte à l'éloge du jeune romancier une confirmation éclatante. Jamais encore, dans vos œuvres antérieures, qu'il s'agisse de *La Confession d'un Enfant d'Hier*, des *Souvenirs du Vicomte de Courpière* ou de la scandaleuse *Chronique du Cadet de Coutras*, vous n'avez atteint une telle maîtrise de la langue. Certes, vous êtes depuis longtemps célèbre, pour l'élegance et la distinction de votre langage, mais cette distinction n'allait pas sans un léger brin d'affectation, de préciosité qui se manifestait par des tournures archaïques et une syntaxe volontairement difficile. Vous sembleriez mettre votre coquetterie à surprendre un peu. Certes, vous ne faisiez point étalage de votre science de grammairien, mais on devinait qu'il ne vous déplaisait pas que les initiés la saluassent au passage d'un air entendu. Je suis de ceux qui croient qu'une femme n'est vraiment belle que si elle ignore sa beauté. Il ne faut pas s'habiller de couleurs trop voyantes pour danser sur la corde raide. J'ai mauvaise grâce à vous dire tout cela, puisque les histoires que vous nous contez me retenaient autant par la forme où vous les enchâssiez que par la qualité d'ironie de leur souriante satire. Si j'accuse cette caractéristique de vos œuvres antérieures, c'est que dans le Cycle de Lord Chelsea, vous jouez de toutes les difficultés avec une aisance souveraine ; vous avez osé là, des tours de force plus extraordinaires que jamais, mais vous les avez réalisés aussi avec plus de naturel. Les mots, ces mots dont vous avez fait des prisonniers, véritablement amoureux de vous servir, disent une histoire, mais ils la disent de telle sorte, qu'une autre histoire s'éveille si j'ose dire, de leur résonance même et court tout le long de la première. Cela crée une ambiguïté délicieusement équivoque car c'est la seconde histoire qui est la vraie et vous ne pouviez ni ne voulez la dire.

Il est certain qu'aujourd'hui, vous avez une grande facilité à exprimer des choses qui, autrefois, vous auraient peut-être paru impossibles.

Vous avez donné comme titre général à votre œuvre : *Mémoires pour servir à l'histoire de la Société et à la vérité*, vous semblez autant un mémorialiste qu'un romancier...

— Je suis tout de même un romancier, au sens que j'utilise la forme du roman ; mais il est vrai que je coule dans cette forme beaucoup de confessions et que mes romans sont remplis de choses autobiographiques. N'ai-je pas écrit, aux premières pages de *La Confession d'un Enfant d'Hier* : « Je voudrais que la littérature qui n'est pas de métier, et qui n'est par non plus l'expression spontanée d'un génie littéraire, la littérature enfin qui ne vise qu'à exprimer le moi, prit toujours le moi pour sujet, franchement et directement. Je ne lui souffre que deux formes, l'essai et la confession. Texte fiction et est de rhétorique surannée, d'invention puérile et pauvre. Tout arrangement, sent la supercherie : le mensonge, le pseudonyme. Ces artifices ne trompent personne, ils ne seraient pas même bons à menager notre pudeur, à supposer que nous eussions de la pudeur ; mais nous sommes si accoutumés à nous regarder avec complaisance et à nous exposer de même aux regards d'autrui, que nous n'y voyons non plus de mal que les athlètes d'autrefois à s'exhiber nus ; la nudité morale ne nous effarouche pas ; et nous aurons l'impression psychologique comme ils avaient l'impression physique ».

— Je me souviens fort bien de ce passage et aussi de la suite où vous établissez la distinction entre le mémorialiste proprement dit et le mémorialiste romancier qui fixe ainsi très exactement les limites de sa « parts » confessions : dans vos œuvres, « comment prendre l'homme qui est sans à résoudre, malade à la fois, au moment de l'écrit ? L'homme qui ne peut pas dire ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, ce qu'il a pensé ? »

« ... écrits les uns simplement, les autres vultueux, les autres, au contraire, constituant la vérité supérieure ? Le langage classique, quand l'histoire ne fait que renseigner. Chez les écrivains qui ont une abondance, vie intérieure, l'imagination est une réalité qui vaut l'autre, et il leur devient souvent malaisé de déterminer dans la pratique la ligne de démarcation qu'on admet qui est entre les deux ».

— Oui, je fais foisonner le réel et ce n'est pas le possible que j'y mêle, je ne puis jauger l'opinion qui a cours, de la platitude des choses contemporaines, je ne puis pas qu'il y ait jamais eu de caractères plus complètes, plus ordinaires, et d'existences plus pittoresques et plus extraordinaires qu'aujourd'hui, mais il n'y a pas pour ainsi dire une seule histoire complètement inédite dans toute mon œuvre.

— Oui, on m'avait demandé de faire une grammaire française, par exemple sans avoir d'ailleurs la matière elle-même que je tenais et dont je n'ai réalisé une suite de dialogues d'une forme très particulière, bien que les personnages soient tout à fait modernes, actuels. La scène se passe aux environs de Port-Royal (les Champs) ; quand l'action commence — car il y a véritable action et progression dramatique — nous sommes en 1913 ; elle s'interrompt après la première scène, pour reprendre en 1919. Il y a en tout neuf dialogues qui forment environ 250 pages et commenceront à paraître en juin, dans les



Annales, qui les publient à la place d'un roman. Cela semble un peu exagéré, mais vous indique suffisamment que le plus grand soin est donné au décor et à la partie dramatique : la grammaire, en vérité, disparaît sous les fleurs !

« J'envisage la grammaire de la façon la plus pratique, la plus vieux jeu, la plus anti-philologique, c'est une grammaire tout à fait empirique qui irritera fort M. Ferdinand Brunet avec lequel, d'ailleurs, je romps quelques lances... Oh ! vous savez — et ici se place le sourire de M. Abel Hermant, un peu énigmatique, parce qu'on ne sait jamais la dose d'ironie qu'il dirige sur vous — je n'enseigne que des choses tout à fait élémentaires. Mes « *Entretiens sur la grammaire française* » sont consciencieusement coupés de digressions... »

— Et combien y faites-vous évoluer de personnages ?

— Trois : l'élève, et ceux qui l'enseignent ; l'un de ceux-là est un petit-neveu de Lancelot, l'autre du Jardin des racines grecques, et l'autre, mal-même, est le petit-neveu du chanoine Godfrey Hermant...

— La mode se perd de ces dialogues à la manière de Platon, et c'est vraiment dommage.

— Je n'ai pas la prétention de lutter avec l'homme que j'aime le plus au monde et que je lis tous les soirs... J'ai appris le grec d'une façon empirique et à un âge tout à fait ridicule, parce que j'avais envie de lire Platon dans le texte. Je l'ai appris tout simplement avec des traductions juxtaposées et, maintenant, je peux presque me passer de traductions. J'ai lu trois fois *La République* du premier mot au dernier et plus de dix fois *Phédon* et *Le Banquet*. Avec de telles œuvres, on apprend toujours. Du reste, un véritable est vain comme sa vie à apprendre, aussi il est facile jusqu'à la dernière minute, puisqu'il reste toujours des choses qu'il n'a pas apprises...

— Je sais que... Les Souvenirs du Vicomte de Courpière ont obtenu auprès du public un succès assez vif, mais ce livre n'est pas un fait objectif, très satisfaisant, mais cela que le PRÉFÈRE, car il peut avoir la même valeur que les autres, mais il est différent. *Le Journal de l'Écrivain*...

tragique, où j'ai vraiment mis le meilleur de moi-même.

« Voyez-vous, tout en demeurant aussi puriste, je voudrais être tout à fait moderne et je crains de ne pas toujours y réussir. »

— Croyez-vous, ainsi que d'aucuns l'affirment, que nous sommes à l'aube d'un grand siècle classique ?

— Je ne me sens aucun goût pour jouer le prophète, mais il est certain que le livre de Radigue, *Le Diable au Corps*, où il y a beaucoup de mérite et surtout beaucoup de promesses — que Silbermann, de Jacques de La Roche, qui a obtenu le prix de *La Vie Heureuse*, et qui le méritait largement, semblent des indices très nets de ce classicisme nouveau que vous souhaitez. Ce Silbermann, bien que pourvu de défauts qui constituent les gages du succès, avait déjà retenu l'attention du public avant l'attribution du prix. Je l'ai vu lu sur manuscrit, j'ai eu l'occasion depuis, de le faire lire à beaucoup de personnes, et c'est un bon signe pour le point de vue, que cette préférence qu'il nous qui spontanément à une œuvre qui semble s'être privée expressément de tout ce qui est destiné à séduire le public et à plaire. *Une littérature très sérieuse, d'un caractère très difficile, un peu sèche et, par là, très classique.*

« Pour ces raisons-là, par la plus grande chance de la vie, je pourrais le dire, mais il est certain que le livre de Radigue méritait le prix de *La Vie Heureuse* et que son succès est mérité. »